

Rita Del Noiram, « Des Accords sur le Luth », Editions des
Tablettes, Saint-Raphael, 1920. Illustrations d'Edouard Lajudie.

LE LUTH QUI S'ÉVEILLE

A Frédéric Mistral
In memoriam...

JOUVENCE

AVRIL ! Émoi des fleurs nouvellement écloses...
Les amandiers du Mas ont neigé ce matin
Et, dans l'air embaumé de lavande et de thym,
Le bleu printemps s'étire en d'adorables poses.

Renouveau ! Liserons et muguet du chemin,
Tintez, sonnez, clamez votre bonheur aux choses :
Mireille dont les yeux frais dont pâlir les roses ;
Mireille, la jolie, aura seize ans demain.

Seize ans... Ebattez-vous, roitelets et mésanges ;
Valsez, nuages blancs ; chantez, harpes des anges ;
C'est le premier frisson, le doux éveil du jour.

L'âge béni du Rêve où, frémissant de l'aile,
Les oiselets du cœur unissent leur voix frêle
A l'éternel concert triomphant de l'Amour.

ESTRELLITA

ESTRELLITA dont les yeux semblent deux fleurs de rêve,
Deux fleurs qu'épanouit le sourire de Mai,
A le charme ingénu de l'aube qui se lève
Et, sur son front, l'éclat du myrte parfumé.

Plus purs que le cristal d'une source lointaine.
Ses regards font s'ouvrir les boutons d'oranger,
Et les palmiers poudreux, ombrageant la fontaine,
Tressaillent à l'écho de son rire léger.

Quand, d'un geste coquet, l'Andalouse ramène
La blanche mantille sur ses sombres cheveux,
Oh ! les sylphes, d'émoi, retiennent leur haleine
Et leur encens est doux comme un frisson d'aveux.

Quand, rieuse, elle va, par les midis de fièvre
Et s'arrête un moment sous les rameaux chanteurs,
La brise s'énamoure au souffle de sa lèvre,
Tel un fol papillon, étourdi de senteurs.

L'on dit que les linots, en leurs nids de feuillages,
Gazouillent à sa voix, des roses oublieux ;
Que le soleil en fête, aux bravos des nuages,
Dore pour l'éblouir, le tendre azur des cieux.

Et l'on dit qu'un roi maure au teint d'ambre et d'ivoire,
Un jeune roi se beau que le bleuet colibri
Croit voir, en le frôlant, le Printemps dans sa gloire,
Délaisse chaque jour son Alcazar fleuri,

Ses treilles de jasmins, que le vent frais soulève,
A l'heure où tout n'est plus que silence embaumé,
A l'heure où la fillette aux prunelles de rêve
Vient s'accouder, pensive, à son balcon charmé.

Estrella ne sait point qu'on soupire pour elle...
Le zéphyr trouble-t-il un lys immaculé ?
Et le prince qu'émeut sa joliesse frêle
La regarde et se tait sous le ciel étoilé ;

Mais quand l'oiseau des bois flûte en la verte sente,
Il fait vibrer sa lyre au caprice enjôleur,
Trop heureux si la belle, un instant frémissante,
Ecoute le refrain qui monte de son cœur.

A Giuseppa Polimeni Zumbo.

LA VIERGE AUX ROCHERS

LA Vierge au front charmant, que peignit Léonard,
Médite en la douceur du ciel qui l'auréole,
Et ses yeux, de l'azur d'une fraîche corolle,
Errent du blond Saint-Jean au Bambino mignard.

Il descend du feuillage un arôme de nard...
L'ombre des soirs bleuit d'une clarté plus molle
Les rochers en aiguille, et l'oiseau qui s'envole
Trouble seul les échos du site montagnard.

Le long du vert buisson où s'ouvre l'églantine,
Rêve un ange bouclé, de grâce florentine.
Mais insensible au chant de la source des bois,

Vers le petit Jésus, la Madone se penche.
Son cœur saigne... Elle a vu pointer sur une branche,
Près de la rose en fleur, l'épine de la Croix.

FRANCESCA DA RIMINI

« Le fer ne pourra séparer les lèvres :
Il ne divise point la flamme qui jaillit. »
(D'Annunzio)

L'IVRESSE du Printemps et du Désir vainqueur
Fait soupirer le flot qui baigne la fenêtre,
Et le blanc basilic dont l'haleine pénètre
S'entr'ouvre au vent de Mai, chaud comme une liqueur.

Les yeux à demi clos d'amour et de langueur.
Livrant ses lourds cheveux à la brise champêtre,
La Ravennale voit le doux Guelfe paraître,
Et les parfums du soir lui remplissent le cœur.

Tel Lancelot épris de la reine Genièvre,
L'aimé vient se fleurir aux roses de sa lèvre...
Ce bonheur d'une nuit, la Mort peut le briser ;

Mais qu'importe l'éclair de la dague farouche
Au couple frémissant qui garde sur sa bouche,
Viatique de feu, l'extase du baiser !

A Madame E. Kalas

LE DERNIER REVE DE RONSARD

A l'ombre du vitrail où s'empourpre le soir,
Le poète lassé qui célébra les roses,
Le frisson du baiser et les lèvres écloses,
Tout le jeune printemps qui nous berce d'espoir,

Le chantre de Marie est revenu s'asseoir.
Anjou ! Le temps n'est plus où, sous tes lauriers-roses,
Pour Cassandre, Ronsard rimait de douces choses...
Après l'été, l'automne aux parfums d'encensoir,

L'effeuillement des bois, la langueur du ciel triste...
L'amour mélancolique a tinté pour l'artiste,
Grave et suprême émoi qu'il savoure en son cœur.

Comme un bouquet de rêve au plus subtil arôme :
Hélène passe au loin... Son sillage l'embaume,
Et l'Avril ressuscite en sa grâce de fleur.

A Simone Van Sante.

PASTORALE BOUCHER

SOUS le dais verdoyant des feuilles et des branches,
Près de ses blancs moutons et de son chien câlin,
La bergère est assise, en robe zinzolin,
Avec un songe heureux dans ses yeux de pervenches.

Epanouissez-vous, ô marguerites blanches !
L'air sent bon le printemps, le trèfle corallin ;
La gente Chloris rêve, et le pâtre Colin,
Pour elle, fait parler sa flûte des dimanches.

Allégresse de Mai ! Dans le matin vermeil,
Le cœur des boutons d'or se gonfle de soleil.
Avec une fauvette, un merle marivaude ;

Et la chanson de l'eau, sous les mousses en fleur,
Semble le rire frais, musical, enjôleur,
Le rire de l'Amour invisible qui rôde.

AUPRES DE L'ETANG BLEU

AUPRES de l'étang bleu, semé de mélilots,
Avec ses cheveux d'or et son col diaphane,
Frêle comme un beau lys qui languit et se fane,
Ophélie a voulu rêver le long des flots.

Qui dira la douceur de l'ombre parfumée
Où la rose s'empourpre aux baisers du printemps,
Où s'apaisent la voix des bocages chantants,
Et l'écho du zéphyr en la verte ramée ?

Pinsons, recueillez-vous devant le lent trépas
Des narcisses du lac, nimbés de clarté blonde ;
Que les glaïeuls de flamme, au murmure de l'onde,
Effeuillent tristement leur robe de lampas.

Ophélie est venue errer le long des berges...
De la nappe tranquille et glauque de l'étang,
Monte comme un appel d'amour inquiétant
L'encens des nénuphars à la pâleur des cierges.

Oh ! ce que cet arôme insinue au cœur las
De la fille des fjords qui se souvient et songe...
Le bonheur n'est qu'un mot, l'illusion, mensonge ;
Il est bien court, hélas ! le règne des lilas.

Oh ! clore pour toujours ses trop lourdes paupières ;
Ne plus penser, dormir, sous le frais bercement
Des pétales de Mai ; n'être plus seulement
Qu'un rayon qui se meurt au déclin des lumières !

En sourdine, pleurez, violes des roseaux...
Une forme légère a glissé sous les branches,
La Vierge qui rêvait près des corolles blanches,
S'en va, telle une fleur, au fil d'argent des eaux...

GITANE

SOUS les plis orangés du long châle soyeux,
Sa taille s'arrondit comme une svelte amphore
Et, tel un piment rouge au soleil qui le dore,
Saigne sa bouche en fleur dans un rire joyeux.

Vive comme l'oiseau qui monte vers les cieux,
Elle ondule, tournoie, au son de la mandore,
Et plus d'un hidalgo, fier Castillan, l'adore,
Se réchauffant le cœur aux rayons de ses yeux.

Il semble que l'été, sur sa chair d'ambre rose,
A mis le souffle frais de la verdure éclosé
Et l'encens de l'œillet qui se pâme d'amour.

Les désirs les plus fous, à sa vue, ouvrent l'aile...
Mais sans y prendre garde, elle danse au grand jour,
Heureuse d'être libre et de se savoir belle.

A Niyrhinn

AU FIL DE L'ONDE

L'AME d'un violon s'éploie en la nuit chaude...
Douceur du rêve éclos au cœur brûlant des roses,
Douceur des lointains gris et des flots d'émeraude,
Des étoiles versant le sommeil calme aux choses.

Brise du large, brise aux effluves salines,
Elfe dont la chanson s'alanguit en caresse,
Vous courtise en passant, vaguelettes câlines,
Et te fait frissonner, goéland, de tendresse ;

O brise, berce-moi... Tout se tait, tout repose.
Seul, sanglote l'archet tzigane au clair de lune,
Au clair de lune bleu comme une apothéose
Et l'extase des cieux éblouit l'ombre brune.

Septembre 1914

PRO PATRIA

C'EST un fils du soleil, un enfant de Provence,
Et sa taille bien pris comme un jeune aubépin,
Œil de jais, teint bronzé sous le béret alpin,
Habile au jeu d'amour, prompt à venger l'offense.

Sur la Marne, Choc rude ! Il faut garder l'avance,
L'orchestre bavarois fait rage ce matin ;
Dans l'ombre des taillis, aux replis du chemin,
La Mort s'embusque et rôde en traître connivence.

Tel un éphèbe grec, au jour du Marathon,
Le chasseur est tombé sous un obus teuton
La soif le brûle... et rien ne peut calmer sa fièvre.

Mais, stoïque, il s'endort du suprême sommeil,
Car son rêve croit voir, dans un halo vermeil,
La Victoire en chantant, le baiser sur la lèvre.

Juillet 1918
A la mémoire de mon Père.

PRIERE DE LA VICTOIRE

NOUS t'évoquons, Déesse, en le calme du soir,
Plus belle qu'une sœur de la Minerve antique ;
L'air des monts flotte encore aux plis de ta tunique,
Et ce vent de l'Olympe est un souffle d'espoir.

Nos cœurs fument vers toi comme un seul encensoir,
Vierge de la bataille au geste prophétique !
Vient tresser sur nos fronts les palmes de l'Attique,
La rose du triomphe auprès du laurier noir.

Nous sommes dans la nuit, fais renaître l'aurore ;
Et qu'aux vibrations de ton appel sonore,
Quand fuira vers le Rhin le Vandale au poil roux,

Les braves dont la Mort a terni les prunelles
Sentent passer soudain, comme un baiser très doux,
Sur les tertres fleuris le frisson de tes ailes !

SOLITUDE

(d'après le tableau d'Antonio Asti)

AUX confins du bois jaunissant,
Erre comme une ombre lassée,
Sœur de l'Automne finissant,
Celle que l'Amour a blessée.

La rêveuse, dont l'âme en fleur
S'ouvrit à la saison des roses...
La rêveuse, dont la Douleur
Fit se faner les lèvres closes...

Seule et triste ainsi dans la nuit,
La main sur son cœur, elle écoute,
Tandis que s'apaise tout bruit,
Au loin, tournoyer par la route,

Seule et triste ainsi dans la nuit,
La main sur son cœur, elle écoute,
Tandis que s'apaise tout bruit,
Au loin, tournoyer par la route,

En l'air alangui de parfums,
Les mélancoliques cohortes
De ses songes si tôt défunts,
Et la valse des feuilles mortes...

Rita Del Noiram, « Des Accords sur le Luth », Editions des
Tablettes, Saint-Raphael, 1920. Illustrations d'Edouard Lajudie.

LE LUTH QUI VIBRE

EN MARGE DE VIRGILE

« Muscosi fontes, et somno mollior herba. »

O fontaine d'azur, lac où glissent des cygnes,
Poème de blancheur sur un doux rythme ancien...
Faunes, nymphes des bois, cher Amour magicien
Nous visant de ta flèche aux traîtrises malignes ;

Cigales et bourdons, oublieux des consignes
De votre vieux mentor, le grillon musicien ;
Violette pourprée, et toi, lys patricien,
Que charme l'hyacinthe aux odorants insignes ;

Mon cœur s'infuse en vous. Il chante dans les eaux
Féminines du lac, parmi les verts roseaux
Et le cytise en fleur. Suavement lointaine,

La flûte de Daphnis harmonise le soir,
Tandis qu'opale blonde et divin ostensor,
L'or de la lune rit au bleu de la fontaine.

RECUEILLEMENT

(d'après une chanson de Bilitis)

LA nuit, tout se confond, les clairs cheveux de femme
Et les branches d'or roux des saules, près de l'eau.
Je marchais dans les bois. Plus de refrains d'oiseau,
Mais l'astre du berger brillait comme une flamme.

Sur l'aile du vent frais, aux parfums de cannelle,
Montait le chant ténu des flûtes de roseau,
Le chant de l'Aphrodite au sourire si beau
Que chaque vierge en rêve, une ferveur dans l'âme.

Des couples alanguis, le long du vert chemin,
Passaient et repassaient en se tenant la main.
Et moi, seule, j'allais près de l'onde endormie...

Mais je sentis bientôt, sous les arbres frileux,
Se poser sur mon front, tel un souffle d'amie,
La caresse d'argent de la lune aux yeux bleus.

SOIR GREC

(d'après une chanson de Bilitis)

« LES roses, me dit-il, ont un encens plus fou.
Cette nuit, j'ai rêvé. Je veux rêver encore.
Tes noirs cheveux lustrés, tes cheveux que j'adore,
Comme une herbe d'amour, s'enroulaient à mon cou.

Et leur fauve parfum me grisait tout-à-coup,
De même qu'au printemps, le doux vin d'une amphore ;
J'aurais voulu me fondre en ta grâce d'aurore
Et, ravi, m'endormir au clair de lune flou,

Ma bouche sur ta bouche à l'incarnat de pêche. »
Il se tait. Le jour meurt. La verdure est plus fraîche,
Autour de nous s'étend l'ombre auguste des cieux.

Ma main, comme un oiseau, tremble dans sa main nue,
Et le cœur défaillant d'une ivresse inconnue,
Je sens peser sur moi l'eau glauque de ses yeux.

L'AMOUREUSE CHANSON

JE croyais te haïr et je t'aimais encore,
Mon cœur ne vibrait plus à l'écho de ta voix ;
Pourtant, le souvenir des beaux jours d'autrefois
Se levait dans ma nuit comme un reflet d'aurore.
Je croyais te haïr et je t'aimais encore.

D'où vient qu'en te fuyant, je te voyais partout
Avec tes yeux câlins et ton rire de source ?
Le zéphyr me portait ton haleine en sa course,
L'odeur de tes cheveux, le parfum de ton cou.
D'où vient qu'en te fuyant je te voyais partout ?

Il pleure au fond de nous un besoin de tendresse,
Et maudire l'amour c'est encore y rêver.
Le mal dont j'ai souffert, laisse-moi le braver
Et chasser à jamais le doute qui m'opprime.
Il pleure au fond de nous un besoin de tendresse.

J'ai retrouvé l'émoi de nos anciens baisers
Sur ta lèvre de fleur à la pulpe fragile.
L'exemple des ramiers, en roucouleuse idylle,
Fait ton regard plus doux, mes soupirs apaisés.
J'ai retrouvé l'émoi de nos anciens baisers.

Et j'ai noyé ma peine au lac de ta prunelle,
Eau nostalgique et sombre où je cherche l'oubli.
Quand tu me tends les bras, le monde est aboli ;
Ma main, près de ta main, semble une sœur jumelle,
Et j'ai noyé ma peine au lac de ta prunelle.

SONNET FEMININ

L'AMOUR que je redoute est une ivresse triste,
Un archet trop vibrant qui s'exalte sans trêve ;
Comme le vent d'orage, il a fauché mon rêve,
Mais l'âpre souvenir, toujours en moi, subsiste.

Je veux boire à nouveau dans tes yeux d'améthyste
Le philtre où j'ai goûté l'illusion si brève
Et, sur ta chevelure à l'odorante sève,
Retrouver ce parfum d'ambre chaud qui persiste.

Oh ! tes baisers fleurant le santal et la myrrhe,
Et l'écho si cruel et si doux de ton rire !
Vois, mon orgueil abdique afin de mieux te plaire.

Et je te donnerai mon âme inassouvie,
Mes songes, mes soupirs, mes sanglots et ma vie,
Ce soir, comme un hochet, pour te distraire !

POEME EN PROSE

Symphonie en Mineur

CIEL de Bruges, ciel d'azur fané, de mélancolie grise, enlinceulé de rêve
et de silence...

Soleil voilé des Flandres, doux et pâle comme un sourire de
convalescente, lumière dont la caresse mollement tamisée semble
ouater les êtres et les choses de l'ombre et du mystère, de la demi-
teinte et de la volupté morbide d'un éternel automne.

Le canal des Marbriers... le Palais du Frank, enluminure gothique que
reflète amoureusement le miroir des eaux... le quai Vert est ses solitudes
mortes, ses maisons basses, patinées de rouille et de moisissure, berçant
à la complainte du vent, leur rêverie séculaire sous l'échevètré des
saules.

... Le quai des Esclavons... le quai du Rosaire... les arches d'un pont, la
tache brune d'une barque rompant deci, delà, la terne monotonie de
l'onde. Et toujours d'antiques demeures aux airs de légendes, des
pignons dentelés, des balcons orfévres du XIVE, des feuillages s'explorant
comme des âmes en peine... toujours le même horizon vaporeux,
endeuillé de nostalgie poignante et tendre.

Un canal qui succède à un autre canal, puis s'élargit à l'entour de berges
désertes, de pavés vieillots où l'herbe pousse... Le Minnewater... le
Béguinage et ses jardinets fleurant le buis et les rameaux bénits, ses
maisonnettes de chromos aux rideaux immaculés avec, sur le rebord des
fenêtres la note imprévue d'une rangée de géraniums, rouges, comme
un pensionnat de coccinelles bien sages.

Douceur, paix adorable du crépuscule où les rares ombres qui passent,
glissent, s'évanouissent dans la brume, tels des fantômes légers... où
tout là-bas encore, sur le lac d'Amour, le frémissement des roseaux et
des nymphéas se fait recueilli comme le murmure d'une prière,
l'égrènement d'un chapelet.

Douceur aussi du dernier rayon de soleil venant ourler d'or le ciel de
lazuli et de perle, irradiant de gloire la marche lente des cygnes,
blancheur de neige sur la moire argentée des eaux...

Douceur encore, douceur surtout de la voix du carillon fusant soudain,
gazouillante et frêle : trilles de cristal s'essorant dans l'air calme, fleurs
célestes de sons, écloses aux claviers du Paradis, sous les doigts
voltigeurs des anges...

Chanson des notes ailées, chanson de sortilège où vibre toute, l'âme de
ferveur de Bruges : la Ville-Morte semble s'éveiller de sa léthargie et
revivre au fil suranné du souvenir la fièvre d'art et les fastes du passé,
des siècles envolés de Philippe le Bon, de Van Eyck et du divin Memling.
Chanson de sortilège et d'illusion... car sur une suprême roulade, un
écho assoupi de viole, les oiseaux du Beffroi se taisent, une buée
diaphane de nouveau imprécise les choses.

Et Bruges, redevenue la pâle enchantée, se rendort frileusement sous
ses voiles de grisaille, d'irréel et de songe.

Pour A. G.

D'après Swinburne

JE ne puis te donner que mon amour, ô douce,
Le lasso de mes bras refermés sur ton cou
Et, plus calmant, plus frais, que l'onde et le vent fou,
Le velours d'un baiser qui jamais ne repousse.

Ainsi qu'aux bois d'automne où gît la feuille rousse,
Un espoir de soleil se lève, vague et flou,
Mon rêve, sous tes yeux, refléurit tout-à-coup,
Comme une violette éclore sous la mousse.

Moi qui n'ai que mon cœur, hélas ! et rien de plus,
Dois-je porter au loin mes pas irrésolus,
Ou, près de toi, cueillir la langueur et l'ivresse ?

J'ai marché tout le jour. Sombre était le chemin.
Nulle amie au front pur ne m'a tendu la main.
Un soir, m'abriterai-je au havre de tendresse ?

Pour A. G.

Tu es venue...

UNE aube de douceur m'irradie à jamais,
Tu es venue enfin, ô toi que j'attendais !

Les ténèbres ont fui. L'azur du ciel se lève.
Une vague d'espoir se gonfle et me soulève.

Je m'éveille et souris de mes rêves anciens,
Et ne souhaite plus que tes doigts dans les miens.

Ensemble, nous irons par la route hasardeuse,
Et tu réchaufferas mon âme tant frileuse.

Au creux frais de tes mains qui distillent l'émoi,
Chère, tu m'as rendu l'enthousiaste foi,

Ton regard tendre était le reflet de mes songes,
Il m'a fait oublier les rancœurs, les mensonges.

Rien ne subsiste, hormis ce regard adoré,
Les cernes de tes yeux plus beaux d'avoir pleuré.

Et, pour le seul frisson de tes paupières closes,
Je sens fleurir en moi d'inexprimables roses.

* **

En tes bras cependant, une angoisse m'étreint,
Mais ce n'est pas l'écho du passé qui revient.

Au seuil libre du jour, s'étonne la captive,
Le bonheur entrevu, soudain, me rend craintive...

Pour A.G.

RONDEL

CHEVEUX légers, d'or et de cendre,
Cheveux si vivants et si doux,
Un charme étrange flotte en vous,
Dont mon cœur ne sait se défendre.

N'êtes-vous l'âme errante et tendre
De quelque page aux désirs fous,
Cheveux légers, d'or et de cendre,
Cheveux si vivants et si doux ?

Entre mes doigts, j'aime à vous prendre,
Cheveux ténus, frêles bijoux...
Oh ! m'endormir sous vos remous,
Et voir votre pâleur s'épandre,
Cheveux légers, d'or et de cendre !

Pour A.G.

J'ai peur...

J'AI peur... M'aimeras-tu toujours ?
Le temps des roses est fugace,
Et notre cœur, parfois, se lasse
Du thème ancien de ses amours.

Sirène aux accents de velours,
L'illusion nous berce et passe.
J'ai peur... M'aimeras-tu toujours ?
Le temps des roses est fugace.

Tu fis s'enfuir les sombres jours,
Le doute qui rôde et menace.
Et, pourtant, je dis à voix basse,
Cherchant ta main comme un secours :
« J'ai peur... M'aimeras-tu toujours ? »

Pour A.G.

La Nuit vient

HALEINE des lilas, ô langoureux mystère
Réveillant les baisers engourdis sous la terre...

Les baisers oubliés qui fleurirent un jour,
Et continrent en eux l'infini de l'amour...

Doux baisers de jadis, rôdant sous les yeuses,
Nous rendez-vous l'écho des minutes heureuses ?

Nous rendez-vous l'Avril du monde radieux,
Et les pipeaux légers du pâtre harmonieux...

Le rire de la nymphe égrenant aux fontaines
Le cristal et l'argent de ses trilles lointaines...

Le rêve élyséen des vierges aux beaux chants,
L'Hyacinthe et l'azur des sublimes couchants ?

Nous rendez-vous aussi, sur le rythme saphique,
De la brise et des voix l'irréelle musique...

Et les parfums de l'île, et le refrain des flots
Endormant tout à tour l'extase et les sanglots ?

* * *

Mais ce soir, près de toi, je retrouve l'ivresse
Des vergers odorants, de la blanche caresse.

Les lilas, les muguetts, ont neigé sur nos cœurs,
Et je lis en tes yeux de nouvelles douceurs.

Sous la voûte du ciel qui, d'étoiles s'essaime,
Chère, sens-tu combien profondément je t'aime ?

Pour A.G.

ENLUMINURE PERSANE

DECOR asiatique, illusoire et charmant.
Un rossignol, pour nous, chante languissamment.

La fraîcheur du jet d'eau, dans la vasque profonde,
S'égoutte perle à perle, en le doux soir qui tombe.

L'ambre éperdu des lys, le miel des orangers,
Eventent sur nos fronts des effluves légers.

Tu seras la houri, je serai le poète
Sous le turban persan, la robe violette.

Le croissant trois fois saint, incrusté de saphirs,
Luira dans tes cheveux où rêvent les zéphyr.

Et ma voix frémissera sur la note mineure,
Aux sons harmonieux de la guzla qui pleure.

Berçant ta songerie aux coussins de brocart,
Tu laisseras couvrir le feu de ton regard.

Et je célébrerai les yeux de mon aimée,
Tantôt glauques et bleus comme une mer calmée ;

Ses yeux aux cils plus fins que le duvet d'oiseau,
Et qui me prirent toute, en leur subtil réseau ;

Ses yeux plus attirants que le changeant mirage,
Ses yeux sombres et gris comme le ciel d'orage.

Je dirai ma tendresse, et dirai mon espoir
Qui sanglote dans l'ombre et ne sais l'émouvoir...

Lors, tu te lèveras, rose parmi les roses,
Dans le sillage ardent des corolles écloses.

Et nous serons le couple éternel et ravi,
Shéhérazade en fleur auprès de Saadi.

Tes bras se fermeront sur moi comme des ailes,
M'ouvrant le Paradis des douceurs irréelles,

Le Paradis d'amour tout brûlant de baisers,
Où le lotus embaume, où les cœurs sont grisés,

Les délices d'Allah, ô ma blonde, ô ma blanche,
L'oasis et la source où le désir s'étanche...

Pour A.G.

Paroles dans l'Ombre

QUAND l'iris de tes yeux rêve sous mon baiser
Et que mes bras te font une ceinture molle,
Je sens battre plus fort ton doux cœur qui s'affole,
Colombe prise, ô fleur qu'un souffle peut briser !

Laisse au calme zéphyr ta fièvre s'apaiser.
Le feuillage se ferme ainsi qu'une corolle,
Et ma seule caresse a su t'apprivoiser.

Comme un lys, une rose, effeuillons l'heure tendre...
Le soir a dérouté son écharpe de cendre,
Et les voix de l'amour se recueillent en nous.

Dors. Je vais te chanter la chanson qui m'est chère,
Et je te bercerai longtemps, comme une mère,
Petite enfant câline au creux de mes genoux.

Pour A.G.

INTIMITE

VIENS, nous tisonnerons, ce soir, auprès de l'âtre ;
Les rameaux défeuillés jaunissent dans les bois,
Et la brume du ciel, sous son voile bleuâtre,
A le charme si doux de nos premiers émois.

Il fera bon s'aimer à la clarté de l'âtre.

Entends le vent gémir sa houleuse chanson,
Et les oiseaux transis voleter par la plaine.
Serrons-nous... Que ma lèvre à l'amoureux frisson
Cueille comme une fleur ton souffle et ton haleine.

L'automne se lamente en plaintive chanson.

Notre rêve fragile est ma raison de vivre.
Sur ses ailes, glissons, loin du monde mauvais...
Que m'importe Novembre, et la bise, et le givre,
Si la tendresse veille et me suit où je vais ?

Tes chers yeux, dans les miens, sont ma raison de vivre.

Avec le crépuscule en l'or de tes cheveux,
Pâle, tu me souris du sourire que j'aime...
Nos doigts se mêleront pour de muets aveux,
Exaltant notre amour, plus divin qu'un poème....

Le soleil agonise en l'or de tes cheveux.

Et le grésillement du bois sec qui pétille,
Dans la pénombre mauve aux tons harmonisés,
Seul, accompagnera, comme un chant de ramille,
Le rythme de nos cœurs, l'écho de nos baisers.

Douce, nous resterons près du feu qui pétille.

Pour A.G.

VESPERALE

DANS l'enclos, nous rêvons, sous la molle clarté
De la lune au front pâle, irréaliste et dolente.
Les lys laissent flotter leur âme nonchalante,
Et le silence est doux de notre intimité.

Que ta lèvre où sommeille un arôme d'été,
M'enchante, cette nuit, d'une caresse lente...
Tes yeux prennent dans l'ombre une teinte troublante,
Et je sens défaillir l'odeur des roses thé.

Comme une fleur d'argent qui s'entr'ouvre et s'effeuille,
L'étoile de Vénus, tendrement, se recueille.
Laisse, sur mon cœur las, ton cœur frémir un peu.

Et puisqu'un jour, il faut que tout songe s'achève,
O mon unique Amour, mon seul coin de ciel bleu,
Goûtons l'or précieux de la minute brève...

Pour A.G.

ADORATION

LE couchant rose et bleu décline autour de nous,
Sous l'or des mimosas, je glisse à tes genoux.

L'heure fluide s'envole en sa grâce éphémère,
Et mon rêve fait fi de la caresse amère.

Il a soif de douceur, de calme, d'infini,
De tes yeux reposants où le mal est banni.

Il ne veut que ton âme en la mienne isolée,
Que la neige des lys, la cime inviolée.

Comme devant l'Hostie, un fidèle tremblant,
Mon baiser ose à peine effleurer ton front blanc.

Et tu dis, respirant l'encens de mon offrande :
« Notre amour est plus beau qu'un amour de légende. »

Le couchant mauve et pâle expire autour de nous.
Sous l'œil dormant des fleurs, je glisse à tes genoux.

A Andrée Saint-Ys

PASTEL D'AUTOMNE

LE ciel bleu qui se fane est doux comme un adieu,
Adieu voilé d'amour, dernier parfum de roses,
Si tendre que, ce soir, sous le regard d'un dieu,
Le zéphyr rêve encore aux corolles décloses.

Plus de concerts d'été dans les saules frileux,
La dryade se cache au mystère des branches
Et, sur les feuilles d'or au tapis onduleux,
La brume, en voltigeant, sème ses larmes blanches.

Un jet d'eau se lamente en arpèges dolents,
Et voici qu'au détour embaumé de l'allée
L'Automne aux voiles gris s'achemine à pas lents,
Belle de la beauté d'une fleur effeuillée.

Le regret du Passé ombre ses yeux meurtris,
Regret de printemps fous, de soleil, de lumière...
Hélas ! les églantiers sont aujourd'hui flétris,
La ramure a perdu sa chanson coutumière.

Et, triste infiniment dans le jardin mourant,
Novembre aux cheveux roux erre, frissonne, passe...
Le ruisseau qui jasait s'alanguit en pleurant
Comme un soupir de flûte, au lointain, dans l'espace ;

Et les arbres en deuil, les taillis, les buissons,
Murmurent à la brise antiennes et prières
Pour leurs hôtes défunts, rossignols et pinsons,
Qui plus n'égrèneront de roulades légères...

A Celle qui n'est plus

MON rêve, seul, a su la douceur de tes yeux,
L'or ébloui, léger, de tes cheveux soyeux.

Et je n'ai pas senti, sur mon front, ta main frêle,
Un instant se poser, avec un frisson d'aile.

Ton suave profil, de lumière imprégné,
Ne m'est point apparu, dans l'extase baigné.

Je n'étais qu'une enfant, s'entr'ouvrant à la vie,
Comme une fleur d'Avril, ignorante et ravie.

Et toi, le cœur épris d'un impossible Ailleurs,
Ton regard se tournait vers l'Au-Delà meilleur.

L'archange de la Mort, un soir, parmi les roses,
D'un doigt pieux, ferma tes paupières mi-closes.

Et tu dors en ses bras, du sommeil souhaité,
Dans l'Hadès, poursuivant un songe de Beauté.

Tu dors... et nous restons sur cette terre hostile,
D'où l'Amour bafoué, de lui-même, s'exile.

Tu dors... Devant ta stèle où s'effeuillent les lys,
J'évoque en sanglotant ta grâce de jadis,

Tes prunelles couleur d'ombre et de crépuscule,
Ta voix, frémissement de harpe qui module.

Pâle de la pâleur des myrtes, des jasmins,
Tu n'enchanteras plus nos mystiques chemins.

Mais l'automne fervent, les couchants d'améthyste,
M'ont gardé le reflet de ton sourire triste.

Les vers crucifiants, où saignent tes douleurs,
Me font vivre à la fois ta détresse et tes pleurs.

Ton souvenir embaume à jamais ma pensée,
Comme une violette odorante et lassée.

Et, dans le jardin calme, encensé de soupirs,
Tu glisses en la brume, où flottent les zéphyr.

Je te sens, invisible, au cœur frais de l'allée,
Toi que mon être appelle, ô douce ombre envolée !

Au cher souvenir de Renée Vivien

EVOCAATION

DANS le doux crépuscule aux teintes violettes,
Près de Psappa qui rêve, elles sont toutes là !
Eranna de Télôs promise à l'au-delà,
Myrô, ses blonds cheveux cerclés de bandelettes.

Les roses du verger, vivantes cassolettes,
Se fanent sous tes doigts, pâle Damphyla...
Et, dans l'ombre, pleurant l'amour qui s'envola,
Atthis, aux yeux voilés, baise ses amulettes.

Les beaux soirs sont défunts. Tout s'estompe et tout passe.
Mytilène n'est plus qu'un songe qui s'efface.
Mais les chants de l'Aède ont gardé leur velours,

Et la vierge Eranna, sous l'or pur de ses tresses,
Erre encore dans l'île où fleurit pour toujours
Le lys immaculé des suaves tendresses.